

LE JOURNAL DE NERVURE

Directeur de la publication et de la rédaction : G. Massé
 Rédacteur en chef : F. Caroli
 Collaborateurs : Ch. Paradas, S. Rampa, S. Tribolet
 Rédaction : Hôpital Sainte-Anne,
 1 rue Cabanis - 75014 Paris
 Tél. 01 45 65 83 09 - Fax 01 45 65 87 40
 Abonnements : 54 bd La Tour Maubourg - 75007 Paris
 Tél. 01 45 50 23 08 - Fax 01 45 55 60 80
 Commission paritaire n° 70088

Supplément à NERVURE
 Journal de Psychiatrie
 n° 5 - Tome XIII - Juin 2000

(ne peut être vendu séparément)
 Pour les mentions légales relatives au
 présent supplément consulter l'édi-
 tion de Nervure.

Jean Thuillier*

Rencontre avec Ugo Cerletti, l'inventeur de l'électrochoc

LIVRES

La machine à déplier le temps

Max Dorra
 Flammarion

Romans. C'est ce qui est écrit sur la couverture de ce livre étrange, comme rêvé. Un homme écrit une lettre de rupture à une femme que pourtant il aime encore, on est de plus en plus sûr au fil des vingt-cinq récits où il lui raconte leur histoire, telle qu'il l'a vécue. Aimer, haïr, rêver, percer le secret des regards, traverser la peur : ces chapitres scandent une aventure amoureuse que l'on devine pleine d'inattendus poétiques et de rebondissements imprévus où le fantastique n'est jamais absent. Il s'agit pour cet homme et pour cette femme de changer le monde en révélant le secret qui permettra de diminuer la peur, cette peur omniprésente, que tous les pouvoirs manipulent, et qui n'est en réalité que du passé déguisé en avenir. La musique et l'angoisse sont là, constamment. Mais aussi Glenn Gould et Magritte, Clara Schumann et Pierre Goldman. Inoubliable, la rentrée d'Eulenspiegel. Un roman très actuel où l'on envoie Rimbaud et Proust en commando sur le Web, afin qu'un jour, sortent de tous les écrans d'ordinateurs, en un bruissement d'ailes, des milliers d'oiseaux multicolores... L'écriture est sans faille, à la fois inventive et rigoureuse, invigorante. Il faut lire toutes affaires cessantes ce livre magique. Oui, chaque être est une histoire, remerciez Max Dorra de nous l'avoir rappelé. Et de quelle façon.

François Hartmann

Comment sauver de la servitude ?

Justice, école, religion

François Dagognet

Les Empêcheurs de penser en rond

Le droit se borne à apaiser les conflits (il aime couper la poire en deux) ou à limiter la portée d'un incendie qu'il n'éteint pas. L'école reproduit la société plus qu'elle ne la produit. L'auteur montre pourquoi et n'hésite pas, chemin faisant, à évoquer quelques projets pédagogiques qu'il juge insuffisants. Quant à la religion, pour l'essentiel, elle pactiserait avec le désordre et s'éloigne de ce qui a été sa mission. Ce texte se veut donc une analyse critique ; au passage, il n'oublie pas d'indiquer pourquoi le « droit, l'école et la religion » ont manqué leur but, à quel moment ils ont renoncé et se sont enlisés, comment ils devraient procéder pour revenir à leur vocation.

Le 19 septembre 1950 s'ouvrait à Paris le 1^{er} congrès mondial de psychiatrie. Ce fut une gigantesque kermesse, une « fête de l'humanité psychiatrique » à laquelle assistèrent psychiatres, psychanalystes de tous bords, de toutes convictions, de toutes chapelles, sociétés savantes alliées ou ennemies, juristes et psychothérapeutes.

La séance inaugurale du congrès eut lieu dans le grand amphithéâtre de la Sorbonne où Jean Delay prononça le discours d'accueil des congressistes et présenta le bilan de la psychiatrie en ce milieu de siècle. Puis ce fut le marathon des rapports, discussions et communications qui commença. Si la psychanalyse fut à l'honneur, malgré l'absence de Freud, mort en septembre 1939, la vedette fut tenue par la section consacrée aux *thérapeutiques de choc* où Manfred Sakel, von Meduna et Ugo Cerletti montèrent sur l'estrade pour y exposer leurs travaux, y recevoir des éloges ou se faire violemment critiquer.

Chronologiquement, la cure de Sakel (coma insulinaire), avait été découverte en 1927, la convulsivothérapie au cardiazol en 1929, et l'électrochoc en 1938. On donna la parole dans l'ordre à Manfred Sakel, puis à Ladislav-Joseph von Meduna et à Ugo Cerletti.

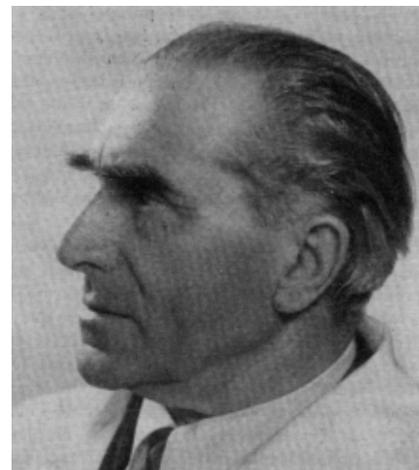
Sakel parla abondamment, mais en passant sous silence ses hypothèses de départ qu'on avait toujours jugées fantaisistes.

Orgueilleusement, il rappela que sa méthode avait été appelée « shock therapy » la première et que Cerletti était venu dès 1933 auprès de lui s'informer et s'instruire avant de découvrir l'électrochoc. Il ne parla de von Meduna que pour dire que sa technique n'avait rien apporté par rapport à la sienne avec laquelle il obtenait 86% de guérisons chez les schizophrènes dont la maladie avait débuté depuis moins d'un an. Manfred Sakel, vaniteux et dogmatique, violent dans son discours, méprisant pour ses collègues, provoqua dans l'assistance des « mouvements divers », et le ton qu'il avait employé jeta une ombre de discrédit sur un homme qui, néanmoins, avait trouvé le premier traitement valable de la schizophrénie.

Von Meduna fut beaucoup plus modeste : il reconnut qu'avant lui G. Burrows, en 1828, en Angleterre, avait utilisé le camphre pour traiter par des convulsions un cas de manie. En représailles envers Sakel qui l'avait vexé, et dont il refusa ostensiblement de serrer la main, il déclara que le grand nombre de comas irréversibles et le danger de l'insulinothérapie chez des schizophrènes avaient seuls motivé son désir de trouver un moyen plus pratique et moins meurtrier. Beaucoup plus humain et sympathique que Sakel, von Meduna fut plus appaludi que ce dernier, bien que la cardiazolthérapie, contrairement à ce qu'il prétendait, fut beaucoup moins efficace que l'in-

suline dans la schizophrénie. Mais la grande ovation fut réservée à Ugo Cerletti, l'homme qui avait inventé l'électrochoc, méthode que l'assistance s'accordait à reconnaître la plus efficace et relativement inoffensive dans les psychoses maniaco-dépressives et mélancoliques. J'avais rencontré Ugo Cerletti la veille de l'ouverture du congrès. Jeune chef de clinique, j'avais été chargé de l'accueillir à la gare de Lyon et de le conduire à son hôtel où il me retint à dîner. Il venait d'avoir soixante-treize ans.

C'était un homme grand et d'assez forte corpulence, qui parlait d'abondance mais simplement. C'était aussi un homme modeste et sensible qui n'avait qu'une idée en tête, trouver quelque chose qui remplace l'électrochoc « cette pantomime convulsive », comme il l'appelait.



« Vous savez, me dit-il, nihil sub sole novi, il n'y a rien de nouveau sous le soleil, les thérapeutiques de choc ont été trouvées bien avant moi ».

Il avait cherché dans la littérature ceux qui avaient pu le précéder dans sa découverte, non pour la déprécier, mais pour se justifier d'avoir été le promoteur d'une thérapeutique dont le procédé et la technique étaient en désaccord avec sa sensibilité et l'idée qu'il avait d'une certaine éthique médicale.

J'appris de lui que Scribonus, médecin de l'empereur Claude, avait été le premier à utiliser l'électricité pour les maux de tête persistants. Il faisait appliquer sur la tête du malade un poisson-torpille vivant jusqu'à ce que la partie fût engourdie et que la douleur cessât.

En fait, Cerletti s'était intéressé à l'épilepsie depuis 1933 quand il était à Gênes. En autopsiant des cadavres d'épileptiques, il avait observé un durcissement de la matière cérébrale dans la région de la corne d'Ammon et il avait voulu voir si ce durcissement était la cause des crises d'épilepsie ou leur conséquence. Il provoqua des crises d'épilepsie à

répétition chez le chien en utilisant un courant électrique de 125 volts.

Pour éviter la mort des animaux, il faisait passer le courant pendant quelques dixièmes de secondes seulement. Entre-temps, il avait prius connaissance de la découverte de von Meduna et avait expérimenté la crise cardiazolique avec succès.

« Malgré les bons résultats obtenus avec l'épilepsie cardiazolique, me dit-il, la méthode est très éprouvante pour le malade parce que la perte de conscience ne survient pas tout de suite, et qu'elle est précédée d'une sensation d'asphyxie angoissante pour le malade et pour moi aussi qui regarde son visage ».

Il se rappela alors que l'épilepsie électrique qu'il provoquait à Gênes chez le chien s'accompagnait d'une perte immédiate de la conscience de l'animal et, en étudiant dans la littérature médicale les cas d'électrocutions accidentelles, il remarqua que tous ceux qui avaient survécu ne se rappelaient absolument pas les circonstances de l'accident, en raison de l'abolition immédiate de la conscience dès le passage du courant.

C'est donc dans un but essentiellement humanitaire, pour supprimer l'angoisse de la phase prémonitoire de la crise cardiazolique, que Cerletti pensa lui substituer la crise d'épilepsie électrique.

« Mais j'étais effrayé à l'idée d'essayer sur l'homme, m'avoua-t-il, je ne pouvais pas m'empêcher de penser à la chaise électrique et à tous les cas d'accidents mortels survenus par électrocution, même avec des courants de faible voltage n'ayant même pas entraîné des crises convulsives. Je n'aurais certainement jamais proposé l'électrochoc si une circonstance fortuite ne s'était présentée. Un jour, un fonctionnaire des abattoirs de Rome me dit qu'on tuait les porcs avec le courant électrique. Eh bien, ce fut pour justifier mon refus d'utiliser le courant électrique chez les malades mentaux que je voulus assister à l'abattage des porcs. Il y avait là, sur une sorte d'estrade, un homme armé d'une grande pince dont les deux leviers étaient reliés au courant électrique de 125 volts de la ville. Quand les porcs passaient devant lui, il serrait les deux extrémités de la pince, qui étaient revêtues de linges mouillés d'eau salée, autour de la tête du porc, au niveau des oreilles, et aussitôt l'animal s'effondrait sans conscience, immobile et rigide, comme mes chiens. Mais, avant que la crise d'épilepsie ne survienne, le tueur avec son couteau égorgeait le porc immobile et inconscient, ce qui n'empêchait pas ensuite la crise d'épilepsie de se produire et qui, par ses secousses convulsives, facilitait l'écoulement du sang de l'animal, recueilli à part pour la charcuterie. Ainsi l'animal était sacrifié sans douleur et dans les meilleures conditions, non par le courant électrique comme on me